

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jules-Bernard BERTRAND

Un type de chez nous : Louis
Arlettaz

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1938, tome 37, p. 66-69

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Un type de chez nous

LOUIS ARLETTAZ

Nous avons le plaisir de reproduire ci-dessous, avec la bienveillante autorisation de son auteur, le charmant article que M. J.-B. Bertrand a consacré à la mémoire du « Roi des Giettes », dans le « Nouvelliste valaisan » du 20 février.

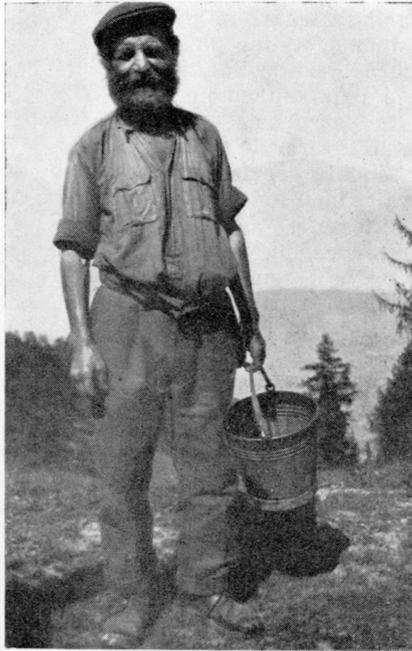
L'avis de la mort de Louis Arlettaz, paru dans le « Nouvelliste » du 19 février, aura certainement surpris tous ceux qui l'ont connu, tant il leur semblait que la maladie et la vieillesse ne pourraient venir à bout de sa robuste constitution, de son endurance, de sa volonté à leur tenir tête. Certes, on le savait âgé, mais lui feignait de l'ignorer et la verdeur qu'il avait conservée lui donnait relativement raison.

Les habitués des Giettes en particulier auront été peiné par cette nouvelle, car il faisait corps avec elles et on ne se les imaginait guère l'un sans les autres. Oui, les Giettes étaient son domaine, son monde, plus encore, son paradis, et je doute qu'il en concevait un autre. Le plus grand plaisir qu'on pouvait lui faire était de le traiter de « Roi des Giettes » et ce titre comblait* toutes ses ambitions. Il y avait vécu dès son enfance, d'abord comme « boube » et commissionnaire, puis comme fermier des familles G. de Stockalper, de St Maurice, et J.-J. Mercier, de Lausanne. Mais il ne limitait pas son dévouement à ces deux familles auxquelles le liaient des baux.

C'est à toutes les « montagnes », à tous les chalets, qui n'avaient pas de secrets pour lui, qu'il s'intéressait. Le vent n'emportait pas une ardoise sans qu'il ne s'en aperçût et réparât le dégât. Le premier monté au printemps, le dernier descendu en automne, il rendait tous les services imaginables et exerçait tous les métiers possibles, et jamais confiance ne fut mieux placée, car il était de bon compte et de bon conseil.

Cet illettré, qui ne savait pas au juste l'année de sa naissance ni le nombre de ses frères et sœurs (« peut-être quatorze, peut-être quinze, enfin, laisse-moi tranquille »), pouvait vous énumérer sans hésitation les détenteurs successifs des diverses propriétés, leurs droits, leurs servitudes,

leurs « lemites » ; il rapportait de St-Maurice des quintaux de commissions pour une quinzaine de destinataires sans se tromper d'une aiguille ou d'un sou ; il établissait de mémoire à la fin d'un mois ou de la saison cinq à six comptes de lait, de légumes, de bois, de journées, aussi bien que ses clients qui les auraient notés au jour le jour.



Les « types » deviennent si rares à notre époque de vulgarisation et de standardisation à outrance que l'on me pardonnera de relever ces détails ; je suis pourtant sûr que les hôtes des Giettes, de passage ou en séjour : chanoines et novices de l'abbaye qui savouraient sa crème et ses salades (« en veux-tu encore ? prends n'en tant que tu n'en voudras »), collégiens pour qui il préparait le « chocolat » le jour de la promenade à la montagne, paysans de deux lieues à la ronde qui trouvaient toujours bon accueil au coin de son foyer ou dans le foin de sa grange, auront quelque satisfaction, quelque consolation

peut-être à revivre la silhouette de ce brave homme à la physionomie expressive d'armailli gruyérien et au pittoresque langage ; ils n'oublieront pas que c'est lui qui chaque année, échafaudait le monumental feu du premier août qu'il allumait, devant tous les villégiaturants assemblés en cercle, avec la gravité d'un évêque qui pontifie.

Presque autant que son imposant voisin de l'abbaye son chalet était le centre des Giettes, surtout avant l'ouverture d'établissements publics.

Dur à lui-même et dur pour les siens — son père, le régent Gaspard Arlettaz, de Seindet, ne l'avait pas davantage élevé dans du coton — le défunt cachait sous une écorce un peu fruste et rude un cœur d'or et une sensibilité plutôt rare chez les primitifs. Il offrait l'hospitalité ou rendait service naturellement, sans affectation, et savait montrer de la reconnaissance pour la moindre gentillesse.

C'est amoureusement, pourrait-on dire, qu'il cultivait sa terre et soignait son troupeau. « Pour les jardins, il faut du fumier. Mes rhubarbes, y étaient grosses comme le bras. J'en ai porté un « voyage » en bas chez les Capucins. »

Jamais on ne l'aurait vu employant le fouet ou un bâton avec son bétail : qu'on me permette ici de rappeler un ou deux traits, de circonstance depuis la fondation d'une « Société valaisanne pour la protection des animaux ». Qui ne se souvient de la légendaire mule, capricieuse sinon vicieuse, qui fut la fidèle compagne et collaboratrice d'Arlettaz pendant 15 ans ? Personne ne pouvait l'approcher, pas même les gendarmes qui trouvaient parfois trop prolongé son stationnement devant les estaminets de St-Maurice. Arlettaz se présentait, un mot : « Viens », une tape amicale sur le museau et la bête le suivait comme un agneau quand elle ne le conduisait pas comme un chien son aveugle ...

Je fus témoin, il y a trois ans, d'un spectacle qui m'attendrit. C'était tout au début de la saison. Arlettaz était seul, il ne m'attendait pas et ne m'avait pas vu approcher. Je le surprénais tenant dans ses bras et caressant comme un enfant un ... porcelet de huit semaines.

Lorsque, l'automne passé, il dut faire un séjour à la clinique de St-Amé, après avoir supporté stoïquement pendant des mois les premières atteintes du mal qui l'emporta, à son retour aux Giettes, dès que ses vachettes l'aperçurent au fond de sa montagne, elles coururent à sa rencontre et l'escortèrent jusqu'à son chalet.

Tout cela n'est-il pas d'un bon exemple ?

Cher Arlettaz, ta vie se résume en un mot : travail ; pour toi, le repos définitif dans la tombe est préférable à l'inaction forcée dans un lit de souffrance. Le bon saint François d'Assise, que tu imitas sans le savoir dans ton amour pour nos frères inférieurs, t'obtiendra certainement une place dans un paradis plus beau encore que tes Giettes.

J.-B. BERTRAND